

*Telegraph* de Londres, qui publiait dernièrement un article sur ce sujet, trouve si longue la liste compilée par ce curieux, qu'il déclare n'avoir le temps que de s'occuper des heureux mortels dont le revenu annuel s'élève à £25,000 par année. Et alors il cite M. Brasse, *that Colossus of Roads*, (je cite l'anglais pour conserver le calembour du *Telegraph*), qui est mort en possession d'une fortune de £6,500,000; ce qui lui donnait le joli revenu de £325,000 par année. Vient ensuite M. Giles Zoder, avec une fortune de £3,000,000; puis M. Richard Thornton, avec £2,800,000; M. Crawshaw, avec £2,000,000; puis encore le riche d'entre les riches de ce monde, le Baron Nathan de Rothschild, dont la fortune en Angleterre s'élève à £1,800,000. Un M. Scott est mort en laissant £1,400,000; un M. Fielden, £1,300,000. Viennent ensuite deux fortunes de £1,100,000, suivies d'une autre d'exactement £1,000,000, ce qui fait la liste des millionnaires morts pendant les dix dernières années.

Après les millionnaires, nous comptons trois fortunes de £900,000; cinq de £800,000; trois de £700,000; treize de £600,000; et exactement vingt de £500,000. En additionnant à la liste ces chiffres, vous trouverez qu'il est mort, à partir de 1861, cinquante-quatre personnes dont la fortune en Angleterre seulement montait en moyenne à un demi-million de livres; et que le total des cinquante-quatre fortunes forme la somme miraculeuse de £43,400,000, ce qui représente un revenu d'exactement £2,170,000 par an.

C'est fabuleux, n'est-ce pas? Eh bien! il n'y a là qu'une estimation bien au-dessous de la vérité. Ces chiffres compilés avec tant de soins ne représentent que les biens-meubles, *personally*. Maintenant, si, en premier lieu, un homme vaut une bonne somme ronde, sa fortune mobilière, *personally*, est, règle générale, d'environ un tiers tout au plus, de ses biens-fonds, *his estate*; en second lieu, on sait que ces biens ne sont jamais évalués d'une manière rigoureuse quand il s'agit d'en vérifier la valeur pour un testament; de sorte que, dit le *Telegraph*, si, neuf fois sur dix, la fortune mobilière d'un homme riche est portée à moins de £500,000, on peut évaluer la fortune réelle, comprenant ses biens-fonds, et la sous-évaluation des biens-meubles, à £2,000,000 au moins. Il faudrait donc amplifier encore, et de beaucoup la liste ci-dessus, pour approcher de la vérité.

Le *Telegraph* se demande comment ces Crésus peuvent parvenir à dépenser leurs revenus. La chose lui semble presque impossible. Le fait qu'ils n'arrivent pas tous, et qu'ils laissent souvent derrière eux comme une traînée de louis d'or qui va grossissant d'année en année, intérêt qui s'ajoute au capital, et qui finit un beau jour par doubler net la fortune du millionnaire, M. Richard Thornton, mort il y a sept ans, avec près de £5,000,000, se plaignait de sa fortune; il avait beau faire ce qu'il pouvait, il ne réussissait point à dépenser son revenu, ce qui fait que le capital, comme une boule de neige, allait grossissant sans cesse. Plusieurs de ces millionnaires néanmoins ont des goûts fastueux, et dépensent des milliers de livres en peintures, chinoiseries, bijoux, théâtres, livres et manuscrits. M. Thornton, paraît-il, n'avait pas de goûts dispendieux. De là ses plaintes. Eh! mon Dieu, le voilà bien débarrassé, puisqu'il est mort. Sans cela, je vous prie de croire que je ne refusais pas une larme d'attendrissement à son infortune. M. Brasse plaçait dans ses entreprises, à mesure qu'il lui venait, l'argent de ses revenus. M. Neild, a laissé à la reine, en mourant, une fortune qu'il avait mis toute sa vie à acquérir; M. John Elwes, un autre richard, fut trouvé mourant dans un pauvre logement, avec un pain de deux sous et un verre d'eau à son côté;—ceux-là entassaient écus sur écus, comme l'avare, et n'ont ni autres soucis, ni autres jouissances.

« O richesse! dirai-je en terminant, avec je ne sais plus quel auteur,—magicienne qui nous fais manger des petits pois au milieu de Phiver, des huîtres fraîches dans le mois d'août, toutes sortes d'ortolans tout le long de l'année, permets qu'un de tes indignes favoris entonne tes rouages! O bonne déesse! toi qui affectionnes particulièrement la forme d'une pièce de vingt francs, donne-moi longtemps la beauté qui est l'esprit du corps, la santé qui est la force de l'esprit, l'esprit qui est le grand dégustateur des merveilles de ton domaine! O richesse! divin Protee, salut! Salut à toi, qui fais de l'homme une girouette qui tourne à tous les vents, qui s'agit à toutes les crises, qui varie quand l'aile du papillon s'effleure! Salut à toi, mer profonde où vient s'enlourir le dévouement, le bonheur du pauvre; l'amour, plaisir de l'âme; la constance, félicité du cœur; la fraternité, consolation du désespoir! Salut, harpie insatiable, qui, devant ton épouvante de l'ennui, déchires, pour t'en repaître, ici un lambeau de joie, là une parole de plaisir, plus loin un soupçon de bonheur. Salut, Messaline éternante, qui uses la fibre douloureuse du sentiment et nous cuirasses contre les poignantes souffrances de la passion vraie, cette belle fille aveugle qui s'ensanglante à tous les liens sociaux, chaque fois qu'elle veut prendre son essor, l'aile tendue vers ce terme inconnu: Bonheur! »

UN SOLITAIRE.

On croyait depuis longtemps que le monde avait disparu, et les femmes éplorées, les amoureux au désespoir, les gourmets à moitié édentés, ne savaient plus comment ouvrir la bouche. Le *Philodonte* n'était plus, et avec lui avait fui le sourire émailé, le rire aux blanches dents. Mais le *Philodonte* est comme le Phoenix, il renaît de ses cendres. Il reparait comme toutes les belles choses, plus florissant, plus indispensable que jamais. O vous, jeunes femmes qui n'osiez plus rire de peur de montrer la décadence de cette rangée de perles que vous aviez faites le *Philodonte*, vous gastronomes intrépides, qui n'aviez plus confiance dans la dureté de vos canines, rassurez-vous, le *Philodonte* vous revient comme un ami sûr: il va de nouveau caresser vos gencives impatientes, et vous prodigera ses parfums.

Le voilà, le voilà, demandez-le, il est à vous, désormais inépuisable, rien ne l'arrêtera dans la voie brillante que lui a faite la renommée.

Retournez-le demander aux mille pharmaciens qui se désolaient de ne plus le voir sur leurs tablettes, et vous le retrouverez où il était jadis partout, le même compagnon indispensable, le meilleur ami des dents, car tel est son nom, et nul mieux que lui n'a su le mériter.

Québec, 13 décembre 1872

3-51c

RABET.—Ce qu'il y a de bon conseil, et c'est ce qui coûte le moins cher. Il en est de même pour les belles pelletteries qui sont aussi très-rare et qui cependant se vendent à très-bas prix au grand établissement de F. X. Dubuc: Au coin des rues Wolfe et Ste. Catherine. Nous conseillons le public d'y aller.

## LES MEURTRES EN FRANCE.

On lit dans un journal français :

Les assassins foisonnent, et il leur coûte moins de tuer un homme qu'un poulet. Ouvrez les journaux judiciaires, vous n'y verrez que récits de meurtre ou d'empoisonnement. Ce sont les romans de Ponson du Terrail qui finissent par porter leur fruit.

Voilà Lemarchand, par exemple, orphelin de bonne heure, il est élevé par une de ses tantes, la veuve Pinel, qui le comble de ses bienfaits. Il la récompense par l'ingratitude; sa tante, tout naturellement, marque l'intention de le déshériter. Lemarchand s'en vient chez elle, choisissant une heure où elle est seule, sans domestique et sans défense, et il l'étrangle. Il entoure ses doigts de chiffons pour ne pas laisser de trace sur le cou, et quand la pauvre femme a rendu l'âme, il l'accroche tranquillement à un clou, de façon à faire croire à un suicide. La Cour d'assises l'a condamné à la peine de mort; le voilà bien loti à présent.

Gerard est un assassin d'un autre genre; c'est un monomane; il assassine par gloire et pour que les journaux parlent de lui; il a lu beaucoup de romans et des plus mauvais, et ceux qui tressent des couronnes au crime et lui font de pittoresques réclames. Gerard voulait être un héros, un homme fameux. Simple cultivateur, il n'avait pas grand moyen de réaliser son désir. Ce n'est pas à labourer son champ qu'on devient célèbre. Il quitte donc la campagne et s'en vient à Paris, passant par tous les métiers sans trouver sa voie; il fut successivement chaufetier, photographe, zouave. Entre-temps, il essaya du chantage et menaça un certain M. d'Ambrugeac de révélations fâcheuses si ce dernier ne lui remettait pas 10,000 francs à un jour et dans un lieu convenu. Notez qu'il ne connaissait pas M. d'Ambrugeac et n'avait par conséquent aucune révélation à faire sur son compte. Il fait ensuite partie de l'armée de la Loire, se bat bien, mais, au lieu du bâton de maréchal, il trouve la prison et l'exil en Allemagne; il se sauve, revient en France, se fait réintégrer dans l'armée de l'Est et, pour toute gloire, se voit interné en Suisse. Son imagination peut supporter tant de malchance; il lui faut un coup d'éclat et voici comment il l'accomplit: un jour, se trouvant à Vitry, et y attendant le passage d'un train qui doit le mener en Belgique, il entre chez la femme Hatab, qui tient un café, et s'y grise; cette femme veut le faire sortir, il résiste; elle menace d'appeler la gendarmerie, il saisit un couteau et la frappe à coups redoublés; un voisin accourt, le nommé Bailly, il le tue, et sort du café en brandissant son arme. Il aperçoit un sieur Tandart, qu'il ne connaît même pas, il le frappe dans les os; au cri que Tandart pousse, une femme Vouart s'approche; elle est frappée et tombe, et lui, au paroxysme de la fureur, frappe successivement tous ceux qui se présentent, la veuve Lambert, un militaire en congé pour blessure, Adolphe Pua, la mère de ce dernier, la femme Tandart, et à chaque victime qu'il fait, il crie avec satisfaction: « Et de deux, et de trois, et de neuf! » On croirait voir Mélingue, dans la *Dame de Monrovia*, alors qu'il tue je ne sais combien de ses assaillants, au grand gaudissement des titis. Après ce bel exploit, Gerard est heureux; il a enfin rempli son rôle, on parlera de lui. Les médecins chargés d'examiner son état mental, ont constaté qu'il avait conscience de ses actes et en comprenait parfaitement la portée. N'importe, le jury a admis des circonstances atténuantes, et la cour ne l'a condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité. Croiriez-vous qu'il s'est trouvé blessé dans sa dignité; il eut préféré l'échafaud; il y manque un effet de mise en scène.

Juré à assassiné son père, mais lui du moins avait une excuse. Son père, vieillard de quatre-vingt-huit ans, n'a cessé de le martyriser depuis son enfance; quinteux, atrabilaire, vère, il n'est sorte de tourments qu'il n'ait fait endurer à son fils. Celui-ci, au dire de tous les témoins, est resté un modèle de patience, de dévouement, d'abnégation; oubliant les maux qu'il souffrait pour ne se souvenir que d'une chose, c'est qu'il lui venait de son père, et qu'il était dans l'ordre, il les souffrait sans murmurer. Toutefois, la mesure s'est comblée. D'un coup le vieillard reprocha à son fils de le voler, et lui déclara que pour mettre fin à ses vols, il l'avait dénoncé à la justice et qu'on devait l'arrêter. Cette menace, que rien ne justifiait, exaspéra le fils; pour la première fois, il se révolta, et la colère depuis si longtemps contenue, déborda. A son tour il reprocha à son père sa dureté, son avarice, ses injustices et ses outrages et déclara que cette vie lui était insupportable et qu'il fallait mettre un terme par une séparation. Le père, surpris et courroucé, se répandit en invectives et en menaces, le fils perdit la tête, une pioche était sous sa main, il la saisit, la leva, et frappa son père qui tomba roide mort. C'est pour ce crime, commis dans les circonstances que je viens de dire, que Juré était traduit devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise. Le tachaud l'a défendu; il a, avec une habileté et une chaleur qui n'appartiennent qu'à lui, su mettre en scène tout ce qui excusait ou excusait le crime commis; il a montré le repentir du Juré qui, certes, était bien sincère. Bref, il a mis des larmes jusque dans les yeux des gendarmes, en en mettant lui-même dans sa voix, et a fait réduire la peine à cinq ans de travaux forcés.

## UN ITALIEN EN IRLANDE.

Branconi est le nom de cet Italien. Il laissa son pays, pour l'Irlande, dans le but de fuir les troubles politiques; c'était bien sauter de Charybe en Scylla. Il passa plusieurs mois à parcourir à pied l'Irlande, en qualité de doreur. C'est pendant ses courses, en voyant comme les voies de transport étaient défectueuses dans ce pays, qu'il eut l'idée de mettre une voiture publique ou omnibus sur une grande route entre deux villes. C'était une tentative hardie qui eut un tel succès qu'au bout de deux ou trois ans, on trouvait les voitures de Branconi dans toutes les parties de l'Irlande, et l'entrepreneur italien devenait le plus grand propriétaire de voitures publiques qu'il y eût dans le monde.

DR. S. JACOBS SUR L'HYPOPHOSPHITE, OU L'EAU DE LA VOIX.  
ORANGE STREET, ST. JOHN, N. B., 1869

MR FELLOWS.—Monsieur: Je dois accorder la palme du mérite à la préparation d'hypophosphite découverte par vous. J'eus occasion d'en faire usage moi-même dans un cas d'asthme, qui ne voulait pas céder à un traitement régulier, et je suis heureux de dire qu'il a prouvé être tout ce que vous réclamez en sa faveur, ayant agi d'une manière expéditive et à mon entière satisfaction. Je crois de mon devoir de publier le fait afin que la profession puisse se servir d'un remède dans votre sirop composé d'hypophosphite.

Votre bien dévoué,  
S. JACOBS, M. D.

## COMTE DE CHAMBORD.

Le comte de Chambord est exilé, et exilé, depuis quarante ans, et la révolution, de quelque couleur qu'elle soit, s'écrie: C'est fini, il y a prescription, la France ne veut plus de ce roi; c'est moi qui suis la souveraine, c'est moi qui me gouverne; mes constitutions, mes assemblées me suffisent; je ne veux de rois que ceux que je me ferai moi-même. Et Dieu au ciel voit dans le comte de Chambord le fils de Clovis, de Charlemagne et de St. Louis, et c'est quand la révolution croira son œuvre accomplie, que la royauté s'élèvera triomphante et radiante.

« Sire, gardez bien cet enfant, il sera un jour le salut de la France, » dit Odilon-Barrot à Charles X, au moment où il mettait le pied sur le vaisseau qui devait le porter loin de la patrie.

Cet enfant, Dieu l'a gardé. Il ne sera pas seulement le salut de la France, il sera le salut de l'Europe; « c'est l'enfant de l'Europe, » s'était écrit le Nonce apostolique en 1820, en venant offrir, avec tout le corps diplomatique, ses félicitations à Louis XVIII. à l'occasion de sa naissance.

Cette parole était une parole prophétique.

Voici une proclamation peu connue, qui a été affichée à Paris en 1832:

« 15 juillet.

« Français!

« C'est aujourd'hui la fête d'Henri, de votre roi légitime, qu'un perfide parent a chassé du trône de ses pères. Louis-Philippe, en s'emparant d'une couronne que ne lui donnait ni son droit ni le vœu de la nation, est devenu le plus odieux de tous les usurpateurs.

« Pour comble de malheur, depuis deux ans, rien n'a pu compenser cette criminelle spoliation. Il avait promis, Français, de vous donner la liberté, de faire prospérer votre commerce, fleurir votre industrie et vos arts; en un mot, le bonheur au dedans et la paix au dehors.

« Mais, loin de là, vous avez mille fois moins de liberté qu'avant; les prisons regorgent de captifs pris dans tous les rangs de la société; votre commerce est mort, votre industrie paralysée, vos arts méprisés; enfin la guerre civile désolée nos belles provinces, et à l'extérieur la honte et le mépris poursuivent notre nom, et la guerre menace de ravager et de ruiner la France. La révolution a donc été et sera toujours un obstacle à la paix, à l'union et au bonheur des peuples.

« Français, un seul espoir vous reste, sachez le saisir. Non loin des rives de la France, sur une plage hospitalière, grandit un jeune enfant riche de vertus, d'avenir et d'espérances. C'est l'unique rejeton de tant de rois qui ont fait la gloire de votre patrie et le bonheur de vos ancêtres; c'est HENRI, cinquième du nom. Il va atteindre sa douzième année, et tous les hommes qui ont eu le bonheur de le voir et de l'approcher depuis deux ans, vous ont dit qu'aucun enfant de son âge n'était aussi instruit, aussi avancé, ne promettait autant.

« Son esprit est vif et pénétrant, sa figure ouverte, douce et charmante, sa mémoire prodigieuse, sa force et son adresse remarquables, son caractère décidé mais excellent, son cœur surtout, son cœur est bon et aimant; c'est celui de son aïeul Henri IV.

« Oui, Français, ce cœur est plein d'amour pour vous! Henri exprime ce sentiment à chaque occasion qui se présente. Mais c'est un enfant, dit-on... Cet enfant, c'est plus qu'un homme, c'est un prince; c'est un gage de paix et de réconciliation. Son cœur innocent et pur n'a connu ni la haine ni la vengeance. Qui donc pourrait le haïr lui-même? Il viendra pour vous préserver de l'invasion étrangère.

« Français, réfléchissez. La seule chose est votre espoir, votre salut; la seule est le véritable bonheur. Revenez à votre roi légitime; rappelez Henri V, et vous connaîtrez encore des jours de gloire, de bonheur et de prospérité.

« VIVE HENRI V!

Voilà ce que la France a entendu il y a bientôt quarante ans. Il lui a fallu l'expérience que donne le malheur pour le comprendre.

Français, cet enfant prédestiné est devenu un homme: il est prêt pour l'œuvre de salut.

On dira peut-être: Mais pour qu'il revienne, il faut un miracle certain, il faut un miracle, et c'est précisément parce qu'il faut un miracle, et un grand miracle, qu'il reviendra. Tout n'est-il pas miraculeux en lui? sa naissance, sa conservation, son intelligence, sa vertu? Il faut donc aussi que son retour le soit.

Et si tu me demandes, ô France, quels sont ses droits, les voici: Henri V, c'est celui que Dieu a annoncé par tous les oracles, celui qu'il a révélé aux hommes de génie et qu'il a fait honorer par les poètes, celui qu'il a fait naître miraculeusement sur un tombeau, celui qu'il a sauvé miraculeusement d'une chute qui devait l'enlever à nos espérances, celui qu'il a protégé miraculeusement contre tant de conspirateurs acharnés à sa perte, celui qui a reçu à sa naissance le nom de *Dieudonné*, parce qu'il était réellement donné par Dieu à la France pour relever toutes ses ruines et faire la Reine du monde de celle qui est maintenant la plus malheureuse de toutes les nations; celui enfin que Dieu a plus miraculeusement encore doté, dans ce siècle d'aberration et de décadence morale, d'une intelligence d'élite, d'une sagesse consommée et d'admirables vertus! O France, reconnais enfin ton Sauveur!

« Dieu, en me faisant naître, m'a imposé de grands devoirs « envers la France, écrivait-il il y a déjà plus de vingt ans, je « ne les oublierai jamais. Quand il m'appellera à les remplir, « je serai prêt sans orgueil et sans faiblesse.

« Si la Providence m'ouvre les portes de la France, je ne « veux pas être le roi d'une classe ni d'un parti, mais le roi de « tous. Le mérite et les services seront les seules distinctions « à mes yeux.

« Je ne veux être jamais une occasion de troubles et de « malheurs pour la France, et je ne veux jamais remettre le « pied en France que lorsque ma présence sera utile à son bon- « heur et à sa gloire. Dans mes droits je ne vois que des de- « voirs à remplir. La France me trouvera toujours prêt à « me sacrifier pour elle et pour le maintien des grands principes « d'ordre, de justice et de liberté publique. »

Aussi, tous les grands cœurs, tous les grands génies de notre France ont salué, avec Châteaubriand, avec des larmes de joie, l'avenir qu'il nous prépare; ceux qui sont morts ont répété avec l'immortel Berryer: « O Monseigneur, ô mon Roi, je meurs avec la douleur de n'avoir pas vu le triomphe de ces droits héréditaires, consacrant l'établissement et le développement des libertés dont notre patrie a besoin... Je porte ces vœux au ciel pour Votre Majesté et pour notre chère France... Pour qu'ils soient moins indignes d'être exaucés par Dieu, je quitte la vie armé de tous les secours de notre sainte religion... »